

« Les attentats sont les infortunes des rois, comme les chutes des ponts celles des maçons. Si nous devons pleurer, pleurons pour les maçons. »

Benito Mussolini.

Ne pleurons donc pas sur Umberto...

Le libertaire

ORGANE HEBDOMADAIRE DE L'UNION ANARCHISTE-COMMUNISTE

Bourreaux de police...

Des journaux crient au scandale. Le tailleur Almazian, inculpé pour l'affaire Rigaudin, a été retenu 48 heures durant dans une chambre de la P.J., à l'effet d'être interrogé. Nous avons dit, ici-même la semaine dernière, comment Benoit et Nicolle procéder à un interrogatoire. Almazian fut mis à la question. En dépit des tortures raffinées qu'on lui fit subir, il ne cessa d'affirmer son innocence.

Ce jours derniers, Almazian a porté plainte devant le juge d'instruction Matifas contre X, pour violences et voies de faits, commis sur sa personne dans les locaux de la police judiciaire. Benoit et Nicolle, il va sans dire, tempeste, hurlent, protestent. Ils envoient des communiqués à la presse, font pression sur les journalistes qui dénoncent leurs torts. (Paul Lenglois, *Le Soir*). On s'explique leur émoi. Ces messieurs ont grand peur de la disgrâce. D'ailleurs les bourgeois ne leur marchandent pas leurs griefs. Ou va-t-on ? Les assassins courrent les rues. Femmes coupées en morceaux. Malle sanglante. Et toujours les fins limiers de la P.J. sont de la revue. Les honnêtes gens s'alarment, ils écrivent à leurs journaux, et ceux-ci, quoique ça leur déplaît pas, se font l'écho de leurs criailles.

Benoit et Nicolle sont dans de beaux draps. L'opinion publique croit la preuve de leur incapacité suffisamment faite. Sans doute, ils s'attendent.

Avec l'arrestation d'Almazian, on se croient sauvés, sinon tranquilles. On allait enfin leur fourrir la paix, les reporters se préparent à tromper leur mérité, après avoir ironisé à leurs dépens.

Almazian a été un bouc émissaire, en le supplantant Benoit et Nicolle ont cru se maintenir en grâce auprès du public et de la presse. Enfin, pensaient-ils, avec un responsable sous les verrous, nous allons respirer.

Or il n'en a pas été ainsi. Malgré le surcroit « de malversations » qu'on a dû lui prodiguer — et cela se conçoit aisément, Almazian a été un être à la dernière énergie.

Il est à présummer cependant qu'on lui a donné ration double. Suppliées de choix et fourrures variées, les bourreaux en chambre pendant 48 heures n'ont dû guère chômer.

Les douleurs indicibles qui le poignaient n'ont rien ôté à l'énergie d'Almazian.

Avez-vous regardé la photographie d'Almazian lors de sa convocation à la Police Judiciaire. Avez-vous comparé celle qui le représente, à sa sortie de la chambre où il subit la question, lorsqu'il le même chez le juge d'instruction Matifas.

Voyez combien physiquement il semble exténué. On devine l'homme rompu par les coups, anéanti par la privation de sommeil, hébété par l'énerverement d'un questionnaire de quarante-huit heures.

Ah ! on n'a rien épargné pour le convaincre de la nécessité qu'il y avait à ce qu'il s'accuse, pour sauver le renom de M. Benoit, qui commence à perdre son lustre.

Détective, la feuille infame, le papier officiel des sentinelles policières, surabondante d'informations de première main sur cette affaire. On voit qu'elle s'approvisionne aux « bonnes sources ».

Les cruautés physiques s'avèrent inopérantes. Benoit, qui est un homme avisé, crut attirer Almazian en lui montant la preuve certaine de son infortune conjugale, infortune qu'il soupçonnait depuis longtemps. Il ne broncha pas. Alors ces messieurs redoublèrent de fureur, le supplice continua. Les journaux nous ont donné des précisions notables. Benoit, retour du spectacle, trônait en smoking dans la chambre des tortures.

« Si seulement, pensait-il, en faisant griller les pieds du patient, je pouvais éviter qu'on me fende l'oreille... »

Les journaux s'émeuvent. Leur émoi vient un peu tard. Il faut un scandale un peu trop public pour qu'ils s'aperçoivent que les assassins de la police ne le cèdent en rien aux dominicains de l'Inquisition.

Mais, voyons, braves gens du *Quotidien*, de la *Vérité*, de l'*Œuvre*, ce n'est pas d'autrui qu'au torturé dans les *lespace de la Police judiciaire*.

Ces mignons procédés qui vous indignent tant, qui vous font flamber de vertueuse colère, vous les ignorez donc ?

Et cette bonne âme de Matifas, qui sent tellement bien que la police a forcé la dose, qu'il se fait tirer l'oreille pour poursuivre de cette enquête ? A MM. Benoit et Nicolle. Comme vous le voyez, elle présente indiscutablement toutes garanties. On peut être sûr qu'elle sera menée rondement.

Le résultat, nous l'indiquons tout de suite. Almazian est un menteur. On l'a traité avec la plus exquise urbanité... Une contre-experte prouvera qu'il n'a jamais été aussi bien portant. Les journaux, gavés de fonds séculaires, resteront cois. Et puis, de nombreux Almazian iront à leur tour gémir dans les chambres de torture du Quai des Orfèvres.

Toutes ces histoires sont une aubaine pour les reporters qui travaillent dans le genre sentimental. Ils ne s'en privent pas : l'orquemada, l'inquisition, bûchers, etc. Toutes les rongeuses défilent. Cela ne tire pas à conséquence. Ceux qui ne veulent pas une réforme profonde de l'ordre social ne peuvent désirer sincèrement la cessation d'un état de choses qui, dans l'ensemble, les sert si bien.

Une chose étonne, attriste même : comment se fait-il que, parmi tous ceux qui ont été assassinés, martyrisés, étranglés pour leur vie dans les locaux de la police judiciaire, il ne s'en soit pas trouvé un qui a été au coeur suffisamment de rage et dans la tête un désir assez vif de vengeance pour aller dans les corridors où il se rendrait, abattre quelques-uns de ses bourreaux ?

Sur le bras droit, des traces d'echymoses qui semblent provoquées par une préhension ?

Sur la poitrine, à droite et à gauche, sur

Rédaction :
Administration : N. FAUCIER
72, rue des Prairies, Paris (12^e)
(chèque postal : N. Faucier 1165-55)

LA CRISE MINISTÉRIELLE

L'INCOHÉRENCE PARLEMENTAIRE

Congrès Radical -- Appétits socialistes -- Désillusions

les seins, deux échymoses provenant sans doute de coups de poing ;

3^e Dans le dos, à l'omoplate, une autre échymose provoquée par un recul violent contre un obstacle dur ;

4^e Aux deux pouces, des traces de poignées.

Le médecin légiste se réserve d'ailleurs de procéder à un nouvel examen d'Almazian après lui avoir fait prendre un bain.

Le *Quotidien* écrit :

Si pour masquer l'impuissance d'incapables, il suffit d'avoir recours aux moyens de force, autant admettre que la « Question » est toujours en usage.

La « Question » est toujours en usage ? C'est à Rebiffé, à Nourric, à Smadjia qu'il a été aussi à Collange et à tant d'autres dont nous ignorons les noms, leurs affaires n'ayant été que médiocrement retentissantes.

Et puis, pourquoi laisser paraître un tel événement devant les faits qui sont connus de tout le monde à Paris.

Nous posons en principe que pas un avocat, pas un magistrat, pas un policier ignorant est égal à des choses. Que les magistrats taisent les méfaits des policiers, on le comprend. Il y a la solidarité des livrées. Mais enfin, parmi les avocats, il doit bien s'en trouver qui ont la façons dont on opère à la P.J., des précisions intéressantes. Ils demeurent muets. Pourquoi ? Ces messieurs de la police et de la magistrature sont si aimables, si gracieux... Ils ont des moyens si irrésistibles pour se concilier votre silence, sinon votre estime.

Et Guichard, ce grand dadais double de la plus sombre brute qui soit, ne déclarait-il pas certain jour aux Assises : « Messieurs, il faut finir avec la légende du passage à tabac. »

Et les gobe-mouches en coton noir qui sont au banc de la défense, en de telles occasions, acceptent cela, sans un murmur, si même soit-il.

Entre autres rigueurs auxquelles l'on a astreint Almazian, on lui a fait, après le classique coup des « poucettes » — tous les chauschats affectionnent cette menue délicatesse, sur la pratique couramment à Biribi et dans tous les établissements pénitentiaires français — on lui a grillé les pieds, ont dit certains journaux.

Il y a beaucoup de vraisemblance pour que Benoit, et ses acolytes ne se soient pas arrêtés à ce préambule.

Le menu de la P.J. comporte d'autres gracieusetés. On ne se contente pas des procédures canadiennes, après le rotissement des oreilles, on passe à des exercices tout aussi plaisants.

Parlons-nous de l'inévitables torsion du scrotum, de la fixation des poids au sexe. Almazian ne se plaint-il pas d'avoir reçu des coups dans l'abdomen ?

Entre autres rigueurs auxquelles l'on a astreint Almazian, on lui a fait, après le classique coup des « poucettes » — tous les chauschats affectionnent cette menue délicatesse, sur la pratique couramment à Biribi et dans tous les établissements pénitentiaires français — on lui a grillé les pieds, ont dit certains journaux.

Il y a beaucoup de vraisemblance pour que Benoit, et ses acolytes ne se soient pas arrêtés à ce préambule.

Le menu de la P.J. comporte d'autres gracieusetés. On ne se contente pas des procédures canadiennes, après le rotissement des oreilles, on passe à des exercices tout aussi plaisants.

Parlons-nous de l'inévitables torsion du scrotum, de la fixation des poids au sexe. Almazian ne se plaint-il pas d'avoir reçu des coups dans l'abdomen ?

Il va sans dire que la Science a permis certains progrès dans l'art de supplicier. Ainsi, l'on met sur la tête de certains une espèce de cloche pneumatique qui enserre le crâne comme dans un étau. Puis l'on serre, l'artère temporaire est prise, évidemment dans ce casque. On croirait que votre tête va éclater, nous confirme un individu qui y a goûté.

Nous pourrions encore rappeler quelques égales à un prévenu. Toujours est-il que nous avons connu dix, vingt, trente personnes qui avaient pu apprécier les charmes de la pendaison et des autres bagatelles que les tortionnaires de la police judiciaire dispensent si généreusement.

Il va sans dire que la Science a permis certains progrès dans l'art de supplicier. Ainsi, l'on met sur la tête de certains une espèce de cloche pneumatique qui enserre le crâne comme dans un étau. Puis l'on serre, l'artère temporaire est prise, évidemment dans ce casque. On croirait que votre tête va éclater, nous confirme un individu qui y a goûté.

Nous pourrions encore rappeler quelques égales à un prévenu. Toujours est-il que nous avons connu dix, vingt, trente personnes qui avaient pu apprécier les charmes de la pendaison et des autres bagatelles que les tortionnaires de la police judiciaire dispensent si généreusement.

Il va sans dire que la Science a permis certains progrès dans l'art de supplicier. Ainsi, l'on met sur la tête de certains une espèce de cloche pneumatique qui enserre le crâne comme dans un étau. Puis l'on serre, l'artère temporaire est prise, évidemment dans ce casque. On croirait que votre tête va éclater, nous confirme un individu qui y a goûté.

Nous pourrions encore rappeler quelques égales à un prévenu. Toujours est-il que nous avons connu dix, vingt, trente personnes qui avaient pu apprécier les charmes de la pendaison et des autres bagatelles que les tortionnaires de la police judiciaire dispensent si généreusement.

Il va sans dire que la Science a permis certains progrès dans l'art de supplicier. Ainsi, l'on met sur la tête de certains une espèce de cloche pneumatique qui enserre le crâne comme dans un étau. Puis l'on serre, l'artère temporaire est prise, évidemment dans ce casque. On croirait que votre tête va éclater, nous confirme un individu qui y a goûté.

Nous pourrions encore rappeler quelques égales à un prévenu. Toujours est-il que nous avons connu dix, vingt, trente personnes qui avaient pu apprécier les charmes de la pendaison et des autres bagatelles que les tortionnaires de la police judiciaire dispensent si généreusement.

Il va sans dire que la Science a permis certains progrès dans l'art de supplicier. Ainsi, l'on met sur la tête de certains une espèce de cloche pneumatique qui enserre le crâne comme dans un étau. Puis l'on serre, l'artère temporaire est prise, évidemment dans ce casque. On croirait que votre tête va éclater, nous confirme un individu qui y a goûté.

Nous pourrions encore rappeler quelques égales à un prévenu. Toujours est-il que nous avons connu dix, vingt, trente personnes qui avaient pu apprécier les charmes de la pendaison et des autres bagatelles que les tortionnaires de la police judiciaire dispensent si généreusement.

Il va sans dire que la Science a permis certains progrès dans l'art de supplicier. Ainsi, l'on met sur la tête de certains une espèce de cloche pneumatique qui enserre le crâne comme dans un étau. Puis l'on serre, l'artère temporaire est prise, évidemment dans ce casque. On croirait que votre tête va éclater, nous confirme un individu qui y a goûté.

Nous pourrions encore rappeler quelques égales à un prévenu. Toujours est-il que nous avons connu dix, vingt, trente personnes qui avaient pu apprécier les charmes de la pendaison et des autres bagatelles que les tortionnaires de la police judiciaire dispensent si généreusement.

Il va sans dire que la Science a permis certains progrès dans l'art de supplicier. Ainsi, l'on met sur la tête de certains une espèce de cloche pneumatique qui enserre le crâne comme dans un étau. Puis l'on serre, l'artère temporaire est prise, évidemment dans ce casque. On croirait que votre tête va éclater, nous confirme un individu qui y a goûté.

Nous pourrions encore rappeler quelques égales à un prévenu. Toujours est-il que nous avons connu dix, vingt, trente personnes qui avaient pu apprécier les charmes de la pendaison et des autres bagatelles que les tortionnaires de la police judiciaire dispensent si généreusement.

Il va sans dire que la Science a permis certains progrès dans l'art de supplicier. Ainsi, l'on met sur la tête de certains une espèce de cloche pneumatique qui enserre le crâne comme dans un étau. Puis l'on serre, l'artère temporaire est prise, évidemment dans ce casque. On croirait que votre tête va éclater, nous confirme un individu qui y a goûté.

Nous pourrions encore rappeler quelques égales à un prévenu. Toujours est-il que nous avons connu dix, vingt, trente personnes qui avaient pu apprécier les charmes de la pendaison et des autres bagatelles que les tortionnaires de la police judiciaire dispensent si généreusement.

Il va sans dire que la Science a permis certains progrès dans l'art de supplicier. Ainsi, l'on met sur la tête de certains une espèce de cloche pneumatique qui enserre le crâne comme dans un étau. Puis l'on serre, l'artère temporaire est prise, évidemment dans ce casque. On croirait que votre tête va éclater, nous confirme un individu qui y a goûté.

Nous pourrions encore rappeler quelques égales à un prévenu. Toujours est-il que nous avons connu dix, vingt, trente personnes qui avaient pu apprécier les charmes de la pendaison et des autres bagatelles que les tortionnaires de la police judiciaire dispensent si généreusement.

Il va sans dire que la Science a permis certains progrès dans l'art de supplicier. Ainsi, l'on met sur la tête de certains une espèce de cloche pneumatique qui enserre le crâne comme dans un étau. Puis l'on serre, l'artère temporaire est prise, évidemment dans ce casque. On croirait que votre tête va éclater, nous confirme un individu qui y a goûté.

Nous pourrions encore rappeler quelques égales à un prévenu. Toujours est-il que nous avons connu dix, vingt, trente personnes qui avaient pu apprécier les charmes de la pendaison et des autres bagatelles que les tortionnaires de la police judiciaire dispensent si généreusement.

Il va sans dire que la Science a permis certains progrès dans l'art de supplicier. Ainsi, l'on met sur la tête de certains une espèce de cloche pneumatique qui enserre le crâne comme dans un étau. Puis l'on serre, l'artère temporaire est prise, évidemment dans ce casque. On croirait que votre tête va éclater, nous confirme un individu qui y a goûté.

Nous pourrions encore rappeler quelques égales à un prévenu. Toujours est-il que nous avons connu dix, vingt, trente personnes qui avaient pu apprécier les charmes de la pendaison et des autres bagatelles que les tortionnaires de la police judiciaire dispensent si généreusement.

Il va sans dire que la Science a permis certains progrès dans l'art de supplicier. Ainsi, l'on met sur la tête de certains une espèce de cloche pneumatique qui enserre le crâne comme dans un étau. Puis l'on serre, l'artère temporaire est prise, évidemment dans ce casque. On croirait que votre tête va éclater, nous confirme un individu qui y a goûté.

Nous pourrions encore rappeler quelques égales à un prévenu. Toujours est-il que nous avons connu dix, vingt, trente personnes qui avaient pu apprécier les charmes de la pendaison et des autres bagatelles que les tortionnaires de la police judiciaire dispensent si généreusement.

Il va sans dire que la Science a permis certains progrès dans l'art de supplicier. Ainsi, l'on met sur la tête de certains une espèce de cloche pneumatique qui enserre le crâne comme dans un étau. Puis l'on serre, l'artère temporaire est prise, évidemment dans ce casque. On croirait que votre tête va éclater, nous confirme un individu qui y a goûté.

Nous pourrions encore rappeler quelques égales à un prévenu. Toujours est-il que nous avons connu dix, vingt, trente personnes qui avaient pu apprécier les charmes de la pendaison et des autres bagatelles que les tortionnaires de la police judiciaire dispensent si généreusement.

Il va sans dire que la Science a permis certains progrès dans l'art de supplicier. A



travers le MONDE

EN BELGIQUE

Défendons Di Rosa

Tout empêché et ferrailant dans les grotesques parades, c'est ainsi qu'une génération de roitelet vient parler « d'amour » parmi-til.

Mais, quand on est un bourreau on traîne sa morte sur ses chaussures, et répand sur son passage l'odeur du sang dont on porte les taches.

Pourtant, s'il en est aussi d'autres que la vengeance justicière attire : de Rosa fut de ceux-là.

Pour juger l'acte, d'avance l'unanimité pluminifère est acquise : « Geste lâche et stupide » protestent les scribes de la « Gazette » à ceux du « Peuple ». Commentaires stépidissimes et sans valeur. Mais il y a plus. Déplorant l'acte et jubilant de son succès, les pluminifères valets s'arroge le droit d'exprimer le sentiment de tous les Belges. Orgueilleuse prétention, car, qu'ils le sachent bien, de ces Belges là, nous n'en sommes point.

Entre celui qui ne se sent à l'aise que dans une armée de spadassins et une cour d'affidés, et pour lequel on filtre les lieux publics, et celui qui brave la meute, tout seul, un idiot peut seul s'abuser sur le vrai courageux...

Pour connaître la manière dont le malheureux Di Rosa fut malmené, il n'y a qu'à regarder les clichés, ils en disent plus long que toute description, et lire le plus vulgaire compte rendu des plus veules, en ces circonstances, brâillent les traditionnels « à mort », et lynchez-le !

Le lâche c'est le royal blasphemé ! Les lâches ! C'est vous, les pluminifés ! Les lâches... ce sont tous ceux qui comme vous sont du côté du malheur et ne se gênent pas qui trahissent un... Autres malheurs n'hésitons pas.

Face à la foule apathique, face à la comédie royale : face à la gent pluminifère, à la lâcheté socialiste : en un mot, face à toute la pègre haute et basse de la société, blasphemé ou non, nous saluons ton geste, de Rosa, et te tendons fraternellement la main.

Comme ils le firent pour Cottin, Bonomini, Lucetti, Bartholomé, et pour tant d'autres encore, il reste aux hommes de cœur d'empêcher ton sacrifice. C'est le devoir qui nous incombe à tous.

De ton généreux sacrifice nous n'avons qu'un regret : c'est que tu n'aies pu le faire utilement.

G. Styri-Nhair, Bruxelles.

(1) Journaux belges.

EN YUGOSLAVIE

Des condamnations, des tortures

La dictature du roi Alexandre cherche par une répression de jour en jour accrue à abattre les éléments révolutionnaires. La police saute vient ces jours derniers de commettre encore 9 assassinats : l'un des victimes, un vieillard de 70 ans, tué sur une route, a été ensuite décapité par les chiens. Dans un espace de 6 mois, cinquante militants ouvriers ont ainsi été assassinés.

Le tribunal spécial siège en permanence à Belgrade. Il distribue des peines qui se chiffrent à un total incroyable d'années de prison et de réclusion quand il ne condamne pas à mort. Toute diffusion de tracts, brochures, ou journaux subversifs est sévèrement punie. Dernièrement, un étudiant communiste s'est vu octroyer 6 ans et 20 jours de réclusion pour avoir traduit un article.

La loi sur la protection de l'Etat, renouvelée sous une forme encore plus draconienne, lors de la proclamation de la dictature, ouvrira de la proclamation de la dictature, a permis au gouvernement d'arrêter de torturer et d'assassiner tous ceux qui prétendaient se révolter contre l'iniquité du régime.

Bien que la fameuse loi de protection de l'Etat stipule que chaque détenu doit être interrogé en présence de témoins dans les 24 heures qui suivent son arrestation et qu'il peut se faire représenter par un avocat, la police trouve plus simple de maintenir les arrêtés en prison sans la moindre interrogation ou formelle légale prescrite et de se livrer sur leur personne aux sévices les plus odieux. Les « interrogations » ont lieu la nuit, en présence de bourreaux spécialement affectés à ce service. C'est dans ces conditions que les détenus « avouent »

Les tortures sont telles qu'on dit que les agents et les gendarmes de la police de Zagreb sont pu à supporter l'aspect horribles et se sont entis terrifiés de l'horreur des tortures. Voici d'ailleurs l'ordre dans lequel on applique ordinairement les tortures :

Le prisonnier est tout d'abord frappé sur tout le corps à coups de barres de fer et de grosses cordes mouillées. Son corps est brûlé avec la pointe en ignition d'allumettes ou de cigarettes ; on lui enfonce des aiguilles et des pointes en fer sous les ongles. Son corps, plié et garroté en forme de ballot amorphe est suspendu par les pieds.

On connaît de nombreux cas où l'on a contraint des détenus ainsi ligotés à avaler des exécutions humaines. Ces tortures sont répétées plusieurs nuits de suite. Mais quand elles ne donnent pas les « résultats désirés », et quand le détenu persiste à ne pas vouloir « avouer », on recourt à des tortures encore plus infâmes. On suspend aux testicules du prisonnier des poids de plusieurs kilogrammes. Les os des doigts sont cassés un par un, les bras et les jambes sont frappés à coups de barres de fer. Ensuite le détenu est abandonné dans cet état par les brutalités policières pendant plusieurs jours jusqu'à ce qu'il meure. Si la mort ne survient pas, les tortures reprennent et le détenu est finalement assassiné. Ensuite, la police publie la déclaration stéréotypée : « suicide dans la prison », ou « fusillé pour tentative de fuite ». Les tortures se poursuivent parfois pendant 7, 10, 15 et même plus de nuits de suite.

Des cas de tortures et d'assassinats ont également été constatés par deux rapports officiels. L'un de ces documents est le rapport d'abduction judiciaire des cadavres des communistes Diakovich et Hecimovic. Tous deux avaient été torturés dans la prison de la police de Zagreb pendant 15 jours, frappés et nourris d'excréments. Leurs membres furent brisés. Les autres détenus qui se trouvaient au même moment qu'eux à la prison témoignent qu'il a fallu les transporter sur des brancards à l'interrogatoire. Puis, on les conduisit à la frontière austro-yugoslave où ils furent assassinés. Le protocole d'abduction de la section IX du tribunal régional de Maribor N° XX Vr. 9, 40 5/29 indique que les deux cadavres étaient couverts de plusieurs bandes de tissus. L'autre document, le rapport de l'obtention du cadavre de l'avocat du soir Marganovitch, assassiné dans la prison de la police de Zagreb, déclare que la mort est survenue à la suite de 6 graves coups assénés avec un objet contondant.

Naturellement on refuse aux familles de voir les cadavres des assassinés et la police prend soin d'ailleurs de tenir le plus grand secret autour des meurtres qu'elle organise dans les prisons. Ces meurtres sont perpétrés avec méthode. C'est ainsi qu'en Macédoine on assassine « pour tentative de fuite », parce que toutes les prisons sont au rez de chaussée, tandis qu'à Zagreb, Belgrade et Sarajevo on précipite les détenus du 3^e ou 4^e étage afin qu'ils s'écrasent sur le sol.

D'après la presse officielle yougoslave, il y aurait en 10.000 arrestations politiques opérées depuis la proclamation de la dictature et 4.000 personnes se trouveraient encore à l'heure actuelle sous les verrous. D'après les chiffres officiels on peut se faire une idée du nombre réel de victimes que la dictature yougoslave a fait en l'espace de quelques mois.

EN CHINE

Les conditions de travail

La classe ouvrière chinoise est réduite à la plus grande misère. Les journées de travail ordinaires sont de 16 heures et nombre d'industries font faire 18 heures à leur personnel. Peu d'ouvriers peuvent avoir un jour de congé par an, le jour du nouvel an. C'est tout juste si on concède aux travailleurs le temps de manger et la plupart, traités pire que des bêtes de somme absorbent leur maigre pitance tout en continuant à produire. Les salaires sont payés souvent en nature, en partie tout au moins. L'ouvrier qui a besoin d'une paire de chaussures doit travailler 15 jours pour l'obtenir ; pour un kilo de graisse, il lui faut fournir 2 jours de travail ! La plupart des salariés qui travaillent dans les usines textiles de Shanghai sont des femmes ; les fabriques de soieries chinoises, françaises, anglaises et italiennes emploient aussi un nombre considérable d'enfants, afin d'avoir encore moins à les rémunérer. Impérialistes européens et capitalistes chinois s'entendent comme larbins en foire quand il s'agit d'exploiter le bétail humain.

La première solidarité et la plus forte, doit être celle qui unit les hommes d'une même doctrine, qui suivent un même idéal, qui obéissent au même sentiment moral, à la passion sociale commune.

NOTE DE LA RÉDACTION

Les camarades sont avisés d'avoir à faire parvenir la copie le mardi soir, au plus tard. Toute communication parvenue après ne pourra être insérée.

(1) Nous avons pris notre documentation dans une série d'articles parus dans le numéro d'octobre de la Revue des Vivants.

chiste, mais un anarchiste de Gouvernement. Ne croirait-on pas lire un article de l'*Humanité* actuelle ?...

Et le journal donnait comme « preuve » une lettre d'un correspondant nommé Boisluisant.

« Citoyens », écrivait Boisluisant, que vous affirmez que le pseudo-anarchiste Lorion est bien un agent provocateur. Cet individu a un talent et une audace sans égale. Il opère au Havre actuellement... »

Quelques temps après, le même Boisluisant écrivait une rectification, mais cette seconde lettre disant qu'il s'était trompé dans sa dénonciation ce fut pas publiée par le Cri qui continua son infecte besogne.

Cirier était à l'abri. Mais il n'accepta pas l'injure. Il décida de retourner dans le Nord pour confondre ses calomniateurs.

Il organisa donc une réunion publique à Roubaix, où ses « accusateurs » étaient conviés à venir parmi leurs infâmes.

La police le guettait. Et c'est avant d'avoit pu se défendre que se produisit le drame cité plus haut.

Emprisonné, accusé de tentative de meurtre et de rébellion à main armée, il ne fut pas pour cela épargné par le triste Delory. Son journal continua à imprimer les pires ordures sur l'accusé.

Comparaisant devant le jury du Nord, il prononça un de ses plus violents discours et fut condamné à dix ans de travaux forcés.

Les gardes-fis des Nord pouvaient être contents : ils étaient débarrassés d'un de leurs plus rudes adversaires.

Cirier s'était réfugié au Havre. Il s'y dissimula, travaillant éloigné des réunions publiques. Un jour, il reçut un numéro du « Cri des Travailleurs » dans lequel il est dénoncé comme mouchard.

« Ce Lorion », écrivait un rédacteur de cette feuille, « est comme une énigme pour la police de Constans : il est introuvable. C'est un anarchiste déréglé. »

Cirier-Lorion, ainsi que d'autres condamnés, se virent relégués aux îles du Salut.

PAGES D'HISTOIRE

Il est bon de mettre sous les yeux de nos militants quelques épisodes du mouvement anarchiste du siècle dernier.

En ces temps, les propagandistes offraient des dangers que, malgré la rigueur de l'actuelle répression, nous ne connaissons plus.

Le mouvement en était à sa période dite « héroïque », les propagandistes jouaient au verbe et à l'écrit une action intense. Les actes suivirent quelques-uns, même coïncidèrent la propagande proprement dite.

Aussi quelques-uns des plus dévoués porteurs de la doctrine anarchiste payèrent-ils cherment leur attachement à l'idée.

Sous la rubrique « Pages d'histoire », nous avons l'intention de retracer quelques phases particulièrement émouvantes de la lutte entreprise par nos devanciers contre les autorités de tout poil. On

parmi les siens, il s'enfuit et va à l'aventure.

Une des premières rencontres qu'il fera lui laisse un souvenir amer. Un homme lui offre asile, mais, dans la nuit, lui fait des propositions obscènes — c'était un policier. L'enfant s'enfuit de nouveau et va se cacher dans une cave, mais le triste personnage le traque et l'arrête. Cirier est condamné à huit jours de prison.

Cette ignoble parodie de justice fit naître en l'âme de Cirier un profond sentiment de révolte. Il était entré en prison enfant, il en ressortit un homme.

Agé de quatorze ans en 1883, il est, malgré sa jeunesse, un des orateurs les plus applaudis de la région lyonnaise. Au cours d'une réunion, il se prend de querelle avec un commissaire de police. Le lendemain, il est arrêté.

C'était le militant Girier-Lorion.

Pourquoi regit-il la police avec des balles ?

Ah ! l'histoire n'est pas très reluisante pour le parti socialiste.

Anthelme Girier était né d'une famille d'ouvriers. A treize ans, se sentant malheureux

condamné et enfermé dans une maison de correction jusqu'à dix-huit ans.

Vers le milieu de 1886, Girier est relâché. Il réussit à s'embaucher à Lyon, mais signala comme anarchiste, il ne tarde pas à être renvoyé.

Alors il se lance dans une propagande intense. Il possédait une éloquence persuasive et cultivée. A tel point qu'un écrivain catholique, Paul Mirmande, écrivit de lui : « Avec l'Humanité actuelle ?...

Et le journal donnait comme « preuve » une lettre d'un correspondant nommé Boisluisant.

« Citoyens », écrivait Boisluisant, que vous affirmez que le pseudo-anarchiste Lorion est bien un agent provocateur. Cet individu a un talent et une audace sans égale. Il opère au Havre actuellement... »

Quelques temps après, le même Boisluisant écrivait une rectification, mais cette seconde lettre disant qu'il s'était trompé dans sa dénonciation ce fut pas publiée par le Cri qui continua son infecte besogne.

Cirier était à l'abri. Mais il n'accepta pas l'injure. Il décida de retourner dans le Nord pour confondre ses calomniateurs.

Il organisa donc une réunion publique à Roubaix, où ses « accusateurs » étaient conviés à venir parmi leurs infâmes.

La police le guettait. Et c'est avant d'avoit pu se défendre que se produisit le drame cité plus haut.

Emprisonné, accusé de tentative de meurtre et de rébellion à main armée, il ne fut pas pour cela épargné par le triste Delory. Son journal continua à imprimer les pires ordures sur l'accusé.

Comparaisant devant le jury du Nord, il prononça un de ses plus violents discours et fut condamné à dix ans de travaux forcés.

Les gardes-fis des Nord pouvaient être contents : ils étaient débarrassés d'un de leurs plus rudes adversaires.

Cirier-Lorion, ainsi que d'autres condamnés, se virent relégués aux îles du Salut.

GIRIER-LORION

C'était à la fin de l'année 1897. Un militant anarchiste avait organisé à Roubaix une réunion publique et contradictoire.

Le moment de prendre la parole, les policiers viennent pour l'arrêter. Il reçoit les sbires à coups de revolver, blesse un agent, réussit à échapper aux argousins. Mais, au moment d'atteindre la frontière belge il est arrêté.

C'était le militant Girier-Lorion.

Pourquoi regit-il la police avec des balles ?

Ah ! l'histoire n'est pas très reluisante pour le parti socialiste.

Anthelme Girier était né d'une famille d'ouvriers. A treize ans, se sentant malheureux

mandant des îles et avait dénoncé tout ce qui se tramait.

Dans la matinée du 21, la garnison de l'île Royale fut avertie qu'elle aurait à marcher dans la soirée et les surveillants de l'île Saint-Joseph reçurent l'ordre de tirer sans merci sur les fugitifs.

A cette époque, les postes des cases de forteresse n'étaient pas fermées et ils pouvaient se promener dans l'île jusqu'à la première ronde qui avait lieu à 8 heures 1/2.

Or, à huit heures, les gardiens aperçurent deux forçats qui étaient restés dehors en l'attente de la première ronde ; ils firent feu sur eux. Ces deux forçats, non anarchistes, prirent peur et se réfugièrent dans leurs cases sans avoir été rejetés.

Au bruit des détonations, les libertaires cruèrent que c'étaient quelques-uns des leurs qui étaient tombés dans un guet-apens et ils se précipitèrent hors des cases. Armés seulement de points de feu, ils se ruèrent sur les gardiens et les terrassèrent.

De leur caserne, les autres gardiens attendaient les coups de feu pour intervenir. A peine percutèrent-ils que tout le personnel fut sur pied. La femme d'un surveillant Dar, alla à la cloche d'alarme qu'elle agitait sans discontinuer afin de prévenir l'île Royale que l'assaut était commencé.

Vers onze heures du soir, des bateaux chargés de soldats abordaient l'île.

— Feu partout, et pas de quartier, fit le chef de camp.

Surveillants et soldats se rendirent au quartier pour attendre le jour.

Le 22 au matin, la troupe fut divisée en deux. Un peloton fut chargé de garder les cases que les condamnés avaient réintégrees aussi tôt que les surveillants avaient quitté le camp. Le second peloton se déploya en tirailleurs à la recherche des anarchistes qui n'avaient pas réussi à passer outre.

Le peloton fut rapidement dispersé et, après de nombreux débats, fut adopté. Il devait être exécuté le 21 octobre 1894.

C'EST LA TOUSSA!

DANS LE JARDIN
D'AUTRUI

Populisme et littérature prolétarienne

On sait qu'au temps où il était effectivement directeur littéraire de l'*Humanité*, Henri Barbusse tenta de donner naissance à une nouvelle formule d'expression qu'il appela la littérature prolétarienne. Dans l'actuel état de déliquescence de la littérature contemporaine, où à de bien rares exceptions près, la gent de plume a, au goût du jour pour le roman à prétextes psychologiques, il semblaient que cette initiative répondait à une nécessité.

Les quelques échantillons, plutôt insuffisants, de « littérature prolétarienne » que publia à l'époque le quotidien communiste démontrent, pour le moins, que les temps n'étaient pas moins inquiets d'une part, que les hommes de lettres à traiter des sujets qu'ils connaissaient peu ou point : incapacité, d'autre part, pour des prolétaires authentiques, à se mouvoir subtilement en écrivains.

Mais le besoin persiste d'un renouvellement de la littérature et un courant nouveau, ayant pour chefs de fil M. Léon Lemmonier et André Théribé, essaye de s'accréder. Le populisme — ainsi se dénomme la nouvelle école — réussira-t-il dans son labeur dessin ? Il est permis d'en douter si l'on prend pour modèle du genre *Le Charbon ardent*, qui vient de publier précisément la critique littéraire du *Temps*. Dans la critique qu'il en présente aux lecteurs de *Monde* l'autre semaine, M. Marc Bernard émettait à son propos de judicieuses réflexions qu'il n'est pas trop tard pour reproduire :

« Ce que je reproche à M. André Théribé, c'est de parler de ce qu'il ne connaît guère. Et c'est là le nœud du problème. L'âme populaire, celle des ouvriers, des paysans, ne se laisse pas capter aussi facilement que certains pourraient le croire. Il y a une longue habitude, en plus d'une certaine sensibilité, et je ne vois pas, jusqu'à ce jour, dans les lettres françaises, que l'écrivain qui a traité avec une faune magistrale. Nous n'avons pas le petit doigt d'un Goncourt. Si certains livres de Zola nous émouvent, ce qui fait leur grandeur n'est pas spécifiquement prolétarien.

Pourtant, qu'en le veuille ou non, cette originalité de classe existe : il y a une façon de voir, de sentir, de comprendre, de juger chez un ouvrier qu'on ne retrouve pas ailleurs qu'à l'usine. Mais ne sait pas de faire le tour de cette estime avec un curé de notes à la main pour savoir ce qui se passe au fond de ces poitrines... »

... Non, nous ne compsons guère sur M. André Théribé pour remplir le long tableau qu'il a voulu imprudemment assurer, nous savons que l'œuvre de l'époque prolétarienne est dans toute leur rigueur des parcs-sujets. Mais nous caressons le secret espoir de voir se lever une génération d'écrivains venus directement du prolétariat, en ayant partagé les souffrances, conservant le même espoir que l'œuvre qui lui, écrivains de par la nature ou de la peine, écriviers parce qu'ils auront connu leur dure vie, parce qu'ils auront, comme la cause, nous attendons l'accident authentique et inconnu en France qui bouleversera dans une large mesure la règle des petits jeux littéraires. Mais sans doute, alors comme a-t-il de trouver un mot plus sonore, moins inévident, moins vague que celui de « populisme » pour désigner cette nouvelle race d'écrivains.

LE LISEUR.

La nouvelle génération
Mais, dans son œuvre, Zola a de

ceste politique porte en elle. Zola a de

ceste génération des obsèques, en parle-

rons-nous ? Quel bouffon spectacle, propre à

éplir de goguenardise le plus morose !

S'en donnent-il du mal pour bien nous per-

suader de leur affliction les parents et amis de

cele qui mène à sa dernière demeure.

Comme ils sont cocasses sous le harnois fu-

ne, les braves gens aux mines désolées qui

plient comme des génisses derrière le cor-

billard.

Bien entendu, ils ont tous revêtu de sombres atours. Quelle dépense on a dû engager. Les

chapeaux de crêpes, les voiles et les cotillons

qui sauraient être sincères dans sa douleur, si l'on n'est

pas à la faute ! Car, évidemment, on ne

peut pas déclarer, six mois quand on

est de sa carrière politique.

Et le P. C. dit seyr. Il sonna les baladeurs

de Saint-Denis, éclatent à un meeting, où les représentants des syndicats de la métallurgie, dont le syndicat révolutionnaire, n'a

l'égal de qui la servilité aux maîtres de l'heure :

« P. C. ! »

Et le P. C. dit seyr. Il sonna les baladeurs

de Saint-Denis, éclatent à un meeting, où les représentants des syndicats de la métallurgie, dont le syndicat révolutionnaire, n'a

l'égal de qui la servilité aux maîtres de l'heure :

« P. C. ! »

Et le P. C. dit seyr. Il sonna les baladeurs

de Saint-Denis, éclatent à un meeting, où les représentants des syndicats de la métallurgie, dont le syndicat révolutionnaire, n'a

l'égal de qui la servilité aux maîtres de l'heure :

« P. C. ! »

Et le P. C. dit seyr. Il sonna les baladeurs

de Saint-Denis, éclatent à un meeting, où les représentants des syndicats de la métallurgie, dont le syndicat révolutionnaire, n'a

l'égal de qui la servilité aux maîtres de l'heure :

« P. C. ! »

Et le P. C. dit seyr. Il sonna les baladeurs

de Saint-Denis, éclatent à un meeting, où les représentants des syndicats de la métallurgie, dont le syndicat révolutionnaire, n'a

l'égal de qui la servilité aux maîtres de l'heure :

« P. C. ! »

Et le P. C. dit seyr. Il sonna les baladeurs

de Saint-Denis, éclatent à un meeting, où les représentants des syndicats de la métallurgie, dont le syndicat révolutionnaire, n'a

l'égal de qui la servilité aux maîtres de l'heure :

« P. C. ! »

Et le P. C. dit seyr. Il sonna les baladeurs

de Saint-Denis, éclatent à un meeting, où les représentants des syndicats de la métallurgie, dont le syndicat révolutionnaire, n'a

l'égal de qui la servilité aux maîtres de l'heure :

« P. C. ! »

Et le P. C. dit seyr. Il sonna les baladeurs

de Saint-Denis, éclatent à un meeting, où les représentants des syndicats de la métallurgie, dont le syndicat révolutionnaire, n'a

l'égal de qui la servilité aux maîtres de l'heure :

« P. C. ! »

Et le P. C. dit seyr. Il sonna les baladeurs

de Saint-Denis, éclatent à un meeting, où les représentants des syndicats de la métallurgie, dont le syndicat révolutionnaire, n'a

l'égal de qui la servilité aux maîtres de l'heure :

« P. C. ! »

Et le P. C. dit seyr. Il sonna les baladeurs

de Saint-Denis, éclatent à un meeting, où les représentants des syndicats de la métallurgie, dont le syndicat révolutionnaire, n'a

l'égal de qui la servilité aux maîtres de l'heure :

« P. C. ! »

Et le P. C. dit seyr. Il sonna les baladeurs

de Saint-Denis, éclatent à un meeting, où les représentants des syndicats de la métallurgie, dont le syndicat révolutionnaire, n'a

l'égal de qui la servilité aux maîtres de l'heure :

« P. C. ! »

Et le P. C. dit seyr. Il sonna les baladeurs

de Saint-Denis, éclatent à un meeting, où les représentants des syndicats de la métallurgie, dont le syndicat révolutionnaire, n'a

l'égal de qui la servilité aux maîtres de l'heure :

« P. C. ! »

Et le P. C. dit seyr. Il sonna les baladeurs

de Saint-Denis, éclatent à un meeting, où les représentants des syndicats de la métallurgie, dont le syndicat révolutionnaire, n'a

l'égal de qui la servilité aux maîtres de l'heure :

« P. C. ! »

Et le P. C. dit seyr. Il sonna les baladeurs

de Saint-Denis, éclatent à un meeting, où les représentants des syndicats de la métallurgie, dont le syndicat révolutionnaire, n'a

l'égal de qui la servilité aux maîtres de l'heure :

« P. C. ! »

Et le P. C. dit seyr. Il sonna les baladeurs

de Saint-Denis, éclatent à un meeting, où les représentants des syndicats de la métallurgie, dont le syndicat révolutionnaire, n'a

l'égal de qui la servilité aux maîtres de l'heure :

« P. C. ! »

Et le P. C. dit seyr. Il sonna les baladeurs

de Saint-Denis, éclatent à un meeting, où les représentants des syndicats de la métallurgie, dont le syndicat révolutionnaire, n'a

l'égal de qui la servilité aux maîtres de l'heure :

« P. C. ! »

Et le P. C. dit seyr. Il sonna les baladeurs

de Saint-Denis, éclatent à un meeting, où les représentants des syndicats de la métallurgie, dont le syndicat révolutionnaire, n'a

l'égal de qui la servilité aux maîtres de l'heure :

« P. C. ! »

Et le P. C. dit seyr. Il sonna les baladeurs

de Saint-Denis, éclatent à un meeting, où les représentants des syndicats de la métallurgie, dont le syndicat révolutionnaire, n'a

l'égal de qui la servilité aux maîtres de l'heure :

« P. C. ! »

Et le P. C. dit seyr. Il sonna les baladeurs

de Saint-Denis, éclatent à un meeting, où les représentants des syndicats de la métallurgie, dont le syndicat révolutionnaire, n'a

l'égal de qui la servilité aux maîtres de l'heure :

« P. C. ! »

Et le P. C. dit seyr. Il sonna les baladeurs

de Saint-Denis, éclatent à un meeting, où les représentants des syndicats de la métallurgie, dont le syndicat révolutionnaire, n'a

l'égal de qui la servilité aux maîtres de l'heure :

« P. C. ! »

Et le P. C. dit seyr. Il sonna les baladeurs

de Saint-Denis, éclatent à un meeting, où les représentants des syndicats de la métallurgie, dont le syndicat révolutionnaire, n'a

l'égal de qui la servilité aux maîtres de l'heure :

« P. C. ! »

Et le P. C. dit seyr. Il sonna les baladeurs

de Saint-Denis, éclatent à un meeting, où les représentants des syndicats de la métallurgie, dont le syndicat révolutionnaire, n'a

l'égal de qui la servilité aux maîtres de l'heure :

« P. C. ! »

Et le P. C. dit seyr. Il sonna les baladeurs

de Saint-Denis, éclatent à un meeting, où les représentants des syndicats de la métallurgie, dont le syndicat révolutionnaire, n'a

l'égal de qui la servilité aux maîtres de l'heure :

« P. C. ! »

Et le P. C. dit seyr. Il sonna les baladeurs

de Saint-Denis, éclatent à un meeting, où les représentants des syndicats de la métallurgie, dont le syndicat révolutionnaire, n'a

l'égal de qui la servilité aux maîtres de l'heure :

« P. C. ! »

Et le P. C. dit seyr. Il sonna les baladeurs

de Saint-Denis, éclatent à un meeting, où les représentants des syndicats de la métallurgie, dont le syndicat révolutionnaire, n'a

l'égal de qui la servilité aux maîtres de l'heure :

« P. C. ! »

Et le P. C. dit seyr. Il sonna les baladeurs

de Saint-Denis, éclatent à un meeting, où les représentants des syndicats de la métallurgie, dont le syndicat révolutionnaire, n'a